

LITTÉRATURE

La cathédrale dans le jardin



LOUIS HAMELIN

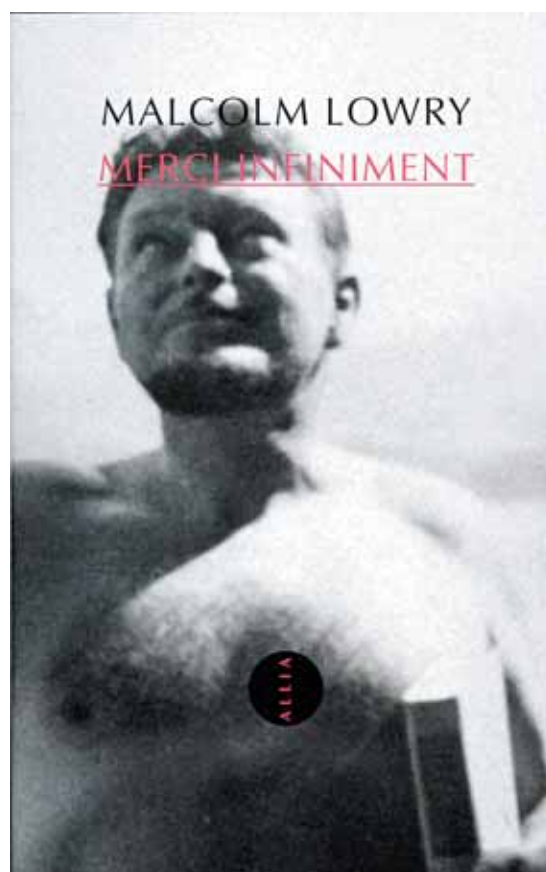
La première fois que j'ai entendu parler de Malcolm Lowry, ce devait être à Vancouver, il y a déjà longtemps, dans le supplément littéraire du *Sun*. Cet écrivain que je ne connaissais pas, ou alors seulement de nom, auteur d'un chef-d'œuvre, avait séjourné au bord de l'océan, dans une cabane retapée de ses mains sur les rives de Burrard Inlet, juste au nord de Vancouver. À l'époque (les années 30, 40), c'était encore la brousse là-bas. Aujourd'hui, les grosses «cabanes» doivent s'y vendre dans les trois millions. Lowry avait aussi, rapportait le scribe, soumis un texte à un concours de nouvelles organisé par un journal local (probablement le *Sun*). Il n'avait rien gagné. Surtout ce détail-là qui me fatiguait. Comment pouvait-on être un écrivain génial et manifester le moindre intérêt pour ces babioles qui existent pour calmer les prurits d'ego des prosateurs du dimanche? Bien pire: comment peut-on être un écrivain génial et ne pas gagner, risquer pareille humiliation, même intime, à l'abri du sceau d'un pseudonyme?

C'était l'époque où il pouvait m'arriver d'envoyer des nouvelles à des concours, des nouvelles très loin de même commencer à ressembler à de mauvaises imitations de celle de Papa Hemingway que je lisais sous les combles d'une vieille maison de bois des environs de Kitsilano, probablement débâtie aujourd'hui pour céder le terrain à une autre cabane dans les sept chiffres, et j'ai alors mis en réserve l'anecdote du *Sun* dans un coin de mon cerveau pour le jour où, trahi par mes ambitions, je me surprendrais moi-même en flagrant délit de dépenser un peu trop vite un premier prix de 3000 \$. Il ne se passerait pas bien des années avant que je rejoigne les adeptes d'une étrange secte dont les grands-prêtres en Fran-

ce furent Maurice Nadeau et Max-Pol Fouchet: celle des lecteurs d'*Au-dessous du volcan*. Ni kabbalistes, ni adorateurs du soleil aztèque, ni amis des turbulents abîmes qui s'ouvrent à la rencontre de l'infini de la mer et de l'alchimie du mescal, ni familiers pour la vie d'un certain Consul, mais tout ça en même temps et plus et pour toujours.

Un de mes frères faisait partie de la secte. Il vit aujourd'hui à Vancouver, dans une cabane retapée de ses mains, enfin, je crois bien. Ah, ce Consul... Au fond de nos modestes paradis artificiels de banlieue, comme nous admirions sa lucidité, sa danse au-dessus du black-out universel et sa comique dignité dans l'autodestruction! Le Consul est un de ces personnages plus grands que la littérature, comme Don Quichotte, Bloom et K., un formidable déambulateur-titubateur dans le monde inventé et vrai de notre conscience. Si le Consul, au sens diplomatique du terme, ne représente rien, c'est parce qu'il représente tout. Pour son créateur, qui ne s'en est pas caché dans sa célèbre et fascinante lettre à son éditeur anglais (un document épistolaire qui figure en bonne place dans les «longues lettres» fameuses de l'histoire littéraire, avec celle de Kafka à son père et celle de Neil Cassidy à Kerouac), le Consul représente, au bord du gouffre, rien de moins que l'humanité. Damné, il l'est avec élégance. Il se tient bien droit, même allongé, face contre terre, au milieu de la rue. Et s'il marche croche, c'est parce que le monde vacille autour de lui.

Comme tous les membres de la secte, je connaissais l'existence de cette copieuse lettre de près de 17 000 mots dans laquelle Lowry, bec, plume et ongles, défendit son chef-d'œuvre contre le rapport défavorable d'un lecteur professionnel. En réduisant la littérature au commerce, le monde du livre a, du même coup, réduit le lecteur à un client et fait sienne la devise de cette noble activité: le client-lecteur a toujours raison. Cette dictature du goût, édictée sur la techno-consommation, a même eu sa caution théorique dans les facultés des années 50 où l'auteur, devenu un simple encombrement dans la chaîne du sens, a été dé-



claré mort, comme un certain Dieu avant lui. Le culte de l'auteur, me direz-vous, est plus vivant que jamais. Mais les plébiscités le sont toujours par le public, dont le jugement n'est souvent que la régurgitation abrutée de perceptions tétées aux mamelles hyper-plateformées et réseautées de la déesse aux mille yeux. Avant, c'est le contenu qui était complexe. Aujourd'hui, c'est le contenant. Imposer un *Ulysse* serait-il encore possible?

La lettre de Lowry, qui paraît pour la première fois en français aux éditions Allia, est comme un grand (et dernier?) cri de l'auteur, qui revendique l'entière responsabilité, l'entière paternité de sa création, qui l'assume comme

si sa vie en dépendait (et après huit ans de travail, de 1936 à 1944, c'était bien évidemment le cas), dressé devant cette chose devenue aujourd'hui presque impensable: la postérité. Ce qui veut dire: un lecteur compétent, même hypothétique et futur. Et Lowry va non seulement, devant les inévitables considérations commerciales, et anticipant sur son propre mythe, mercantiliser la posture de Stendhal: «Dans la destinée qu'aura connue la création de ce roman, quelque chose me dit qu'il pourrait bien continuer à se vendre très longtemps», mais il en appelle aussi à une seconde, voire à une troisième lecture! Il écrit cette lettre en 1945 et la différence de contexte saute, encore une fois, aux yeux: le monde qui venait de passer six longues années à s'entr'étriper était beaucoup moins pressé que le nôtre...

Dans ce document unique, on voit un auteur se transformer, chapitre par chapitre, en critique de la critique de son propre livre en usant d'un habile mélange de sérieux et d'auto-dérision («[...] je ne m'oppose pas à d'éventuelles coupes ici et là, quoique le rythme assommant et plat du début me paraisse essentiel»), de fragilité et d'arrogance, de concessions apparentes au bon sens et de défis lancés à l'intelligence, de confiance blessée et de conscience de sa valeur et ultimement du génie de son travail. On est ici aux antipodes des scénarii réécrits 14 000 fois et ruminés en *focus groups* et c'est assez admirable. En d'autres mots, on a affaire à un homme intègre, auquel l'avenir donne, pour l'instant, raison.

Très conscient de tous les symboles que son livre mettait en jeu, Malcolm Lowry a édifié sa cathédrale de style churriguèresque sur un jardin transformé en arène: l'Éden mexicain ravagé de son amour. Il était prêt à défendre chaque ornement de sa forêt de symboles au nom d'une valeur peut-être bien démodée: «l'intention fondamentale de l'auteur». Ça alors.

MERCY INFINIMENT

Malcolm Lowry
Traduit de l'anglais par Claire Debrun
Éditions Allia
Paris, 2010, 88 pages

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Knockemstiff, capitale de rien du tout

Un bon recueil de nouvelles gâché par une traduction désastreuse

CHRISTIAN DESMEULES

Lorsqu'on passe aujourd'hui du côté de Knockemstiff, Ohio, ce qu'on voit à toutes les apparences d'un village fantôme. Si on y boit encore de l'alcool, le dernier bar a fermé depuis longtemps. Il n'y a plus d'épicerie, plus de boutiques ni d'église. Presque plus personne. Même l'affiche habituelle à l'entrée du village a été volée.

Donald Ray Pollock, 55 ans, a choisi pour son premier livre de faire revivre en une vingtaine de nouvelles le passé peu reluisant de son patelin natal, après avoir travaillé 37 ans dans une usine de papier de Chillicothe, une petite ville située à quelques kilomètres au nord-est de Knockemstiff.

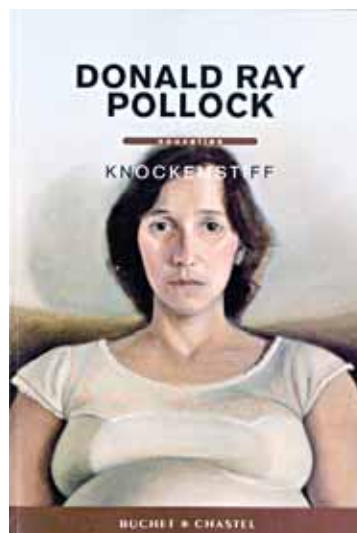
Knockemstiff, ce sont des solitaires qui portent leur enfance autour du cou comme des colliers de chaînes rouillées, qui habitent une maison pourrie, un autobus scolaire désaffecté ou une roulotte qui a les mêmes dimensions qu'une cellule de prison. L'alcoolisme y est généralisé, les hommes y sont violents, les mères céliba-

taires, on y mange plus de *ba-loney* que ne le recommande le guide alimentaire. Petits drogués et voleurs de tondeuses à gazon passent en courant comme des ombres à travers un décor fabuleusement délabré.

On est un peu comme chez Bukowski, sans le béton, dans la cour arrière d'une Amérique aux rêves amputés.

Voyez. Un homme vit dans une roulotte installée à l'arrière du magasin général où il travaille toute la journée, incapable de quitter Knockemstiff auquel il est attaché «comme un champignon collé à un tronc d'arbre pourri» (*Knockemstiff*). Un adolescent en fugue est pris en stop par un camionneur particulièrement dégueulasse (*On achève bien les cheveux*). Deux amis échafaudent un projet d'évasion vers la Californie qui tourne court (*Speed*).

Vous l'aurez compris, on essaie souvent de s'échapper de Knockemstiff dans les histoires de Pollock. Et tous les moyens sont bons pour y arriver: dans une auto volée, en respirant de la colle dans un sac de plastique, en regardant la télé tout l'après-midi sans changer de



poste. Knockemstiff est un village sans horizon où tout, absolument tout, périclite.

Tout ça est beau et bon. Mais attention, ami lecteur: tous les mots d'argot sur lesquels tu tomberas pendant ta lecture de *Knockemstiff* ne proviennent pas du texte de Donald Ray Pollock. C'est-à-dire qu'ils ne sont pas la traduction française d'une espèce de slang du Midwest américain.

La traduction — frauduleuse, rien de moins — de Philippe Garnier, gouailleuse au possible, frôle le carnage. Et les exemples de cette alchimie farfelue se trouvent partout, à toutes les pages: l'homme (*the man*) devient «le zig», «a pair of dirty jeans» se transforme en «un jean cradingue», des jambes maigres («skinny legs») deviennent de «longues guiboles», les gens riches («rich people») sont des «rupins». Aussi, traduire «work boots» par chaussures de travail est trop

banal, on lui préférera «groles», tout comme le mot «town» est traduit tour à tour par «bourg», «patelin» ou «ville». On pourrait remplir des pages de ces aberrations exemplaires.

Mesurons maintenant l'audace sans nom de Garnier lorsqu'il se permet d'écrire, en 4^e de couverture, que «Donald Ray Pollock est assurément la voix la plus singulière et la plus exaltante de la nouvelle littérature américaine depuis Larry Brown ou Chuck Palahniuk (lui-même fan de Pollock)». D'accord, oui, peut-être, mais qu'en sait-il réellement, ce ventriloque de la traduction littéraire?

Si la voix de Pollock est forte (et elle l'est), c'est d'abord par sa simplicité, un certain dépouillement, une absence d'effets. Et cette sobriété qui correspond au dénuement de ses personnages pour lesquels il éprouve, on le sent, une réelle compassion. Tout au plus Pollock nous force-t-il à jeter un regard vers les étoiles pâles, parfois, à la fin d'une histoire, comme pour souligner la petitesse des hommes et des femmes, leur envie universelle d'être ailleurs ou de devenir quelqu'un d'autre. Comme un rappel de tous les rêves brisés, de l'impossible fuite.

Collaborateur du Devoir

KNOCKEMSTIFF
Donald Ray Pollock
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Garnier
Bouché Chastel
Paris, 2010, 252 pages

EN BREF

Finalistes du prix de la revue *Estuaire*

Les noms des finalistes pour le prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue *Estuaire* sont désormais connus. Il s'agit de Normand de Bellefeuille, pour *Mon nom*, paru aux éditions Le Noroît, de Michael Delisle, pour *Prière à blanc*, égale-

ment au Noroît, de Michaël La Chance, pour *[mytism]*. *Terre ne se meurt pas*, chez Triptyque, de Pierre Nepveu, pour *Les Verbes majeurs*, publié au Noroît, et de Danny Plourde, pour *cellule esperanza*, aux éditions de l'Hexagone. Le prix, accompagné d'une bourse de 3000 \$, sera remis le mercredi soir 2 juin, au Cabaret des Terrasses Saint-Sulpice, à Montréal, après une lecture des finalistes. — *Le Devoir*

POÉSIE

Marcel Bélanger, dit Kraxi, le voyageur curieux

HUGUES CORRIVEAU

Mort au mois de mai, après une longue lutte contre le cancer, Marcel Bélanger nous laissera l'image d'un grand passionné de liberté et de littérature, d'errances complexes et d'une ferveur peu commune en ce qui concerne les métiers d'écriture: de 1972 à 2000, professeur au département des littératures de la Faculté des lettres de l'Université Laval, où il a institué le programme de création littéraire, il travailla également pour la chaîne FM de Radio-Canada. Il a été directeur de la revue *Livres et auteurs québécois* de 1975 à 1978 et de la revue *Estuaire* à partir de 1980. En 1976, il fonde les éditions Parallèles, qu'il dirigera jusqu'en 1980. De 1990 à 1993, il vivra en France et en Tunisie. Romancier, essayiste et poète, Marcel Bélanger avait décidé de ne publier que sous le pseudonyme de Kraxi, qui le rapprochait de Kafka. Dans un entretien rendu public par son éditeur, l'Hexagone, il affirme que l'usage d'un pseudonyme «implique le processus fondamental de l'identité qui, chez [lui], paraît être resté ouvert, inachevé».

Dans le premier texte, *L'Œuvre-vie*, de son *Premier abécédaire de David Kurzy*, ce dernier s'offre comme l'alter ego de l'auteur, donnant à penser que la survie ne peut se concevoir que dans l'abnégation et le refus de toute hiérarchie. Ce faisant, Bélanger-Kraxi entreprend de fouiller son âme à travers des manuscrits que lui aurait remis le personnage: des poèmes en vers libres et en prose qui cherchent à accéder à cette mouvance de l'âme qui s'égare et trouve dans la réalité une inquiétante pulsation à la fois sensuelle et érotique. Ce «commis voyageur de l'existence» s'impose avec autant de vigueur dans *Le Second Abécédaire*, ce livre que l'auteur n'aura pas eu le temps de voir avant sa mort. S'y déploie un sens de la «rupture» qui lui importait tant, cette dernière étant la seule à avoir «quelque chance de produire du sens. D'où une poésie d'éclats, d'escarilles, rédigée sous le signe de l'épars, l'ordre néanmoins d'un désordre, qu'approximativement chaos et genèse évoquent. Une manière de poétique du disparate et du dépeçonné, le récit décausé d'une existence à la traîne».

Les textes du plus récent abécédaire sont un appel à l'erran-



ce dans le temps comme dans l'espace, sorte de pérégrination ou quête de soi à travers des «moi» d'emprunt. «Dans ces circuits de la dérision», le poète transgresse des limites contraignantes afin d'atteindre à une conscience aiguë de la vérité crue et sans fard. À travers l'exploration d'une sexualité sans limites morales ni physiques, le poète essaie d'accéder à une authenticité sans compromis, de telle sorte que jaillissent à la fois l'avers et le revers d'une vie accomplie dans toutes ses dimensions. La quête de Marcel Bélanger fut à ce prix, dans un désir de «s'immensifier»: «Une mythologie du labyrinthe compose la trame de ce qu'il vit et écrit, et ce n'est pas Thésée qui y pénètre, mais une Ariane mâle, sans fil qui la relie à qui que ce soit. Les textes des abécédaires s'alimentent à ce chaos d'où émergent forces et formes, celles de la beauté qui traverse en les illuminant les kouras, et qu'il a tant recherchée dans ses voyages, captivé par cette hésitation entre féminin et masculin, cette incarnation de l'incertitude.» Il faut l'accompagner pour en saisir à la fois la profondeur et l'immense talent littéraire.

Collaborateur du Devoir

LE PREMIER
ABÉCÉDAIRE DE DAVID
KURZY

ET
LE SECOND ABÉCÉDAIRE
DE DAVID KURZY
Kraxi (Marcel Bélanger)
L'Hexagone,
Montréal, 2009 et 2010, 192 et
168 pages

ROLAND MARQUIS
Nos fleurs vigilantes

« Dis-moi que je suis un cavalier par essence, que je ne fus jamais dans la seule forme humaine. »

LES HERBES ROUGES/POÉSIE